

Histoire naturelle

Patrick Lane

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lane, P. (2019). Histoire naturelle. *Les écrits*, (154), 27–33.

HISTOIRE NATURELLE

La peine d'exister était si grande
que la peine de punir devait être impitoyable.
– T. E. Lawrence, Les sept piliers de la sagesse

Pour Gwendolyn MacEwen

Cela a commencé avec une note que j'ai dénichée dans une anthologie de poèmes publiée sous la direction de Selden Rodman, un livre que j'ouvrais rarement, bien qu'il fût un temps où, durant ma jeunesse, je l'avais lu tant de fois avec attention que j'avais presque mémorisé l'intégralité des poèmes. La note se cachait dans la tranche du livre, contre un poème d'Arthur Rimbaud dont le titre était, je crois, « Les poètes de sept ans ». On y trouvait quatre noms rédigés à la main dans le style assuré et juvénile de mes vingt-et-un ans : Bagdad, Koweït, Sakakah et Jaffa.

Puis je me suis souvenu de Gwendolyn MacEwen, qui, un soir à Toronto, en 1980, m'avait suggéré d'écrire cette histoire. Finalement je l'ai fait. Elle m'a été racontée il y a si longtemps que j'en ai oublié certains morceaux, et comme je les ai oubliés, ceux-ci sont maintenant perdus.

L'homme qui m'a donné ces quatre noms arabes s'appelait Gerhard Wolfe.

Gerhard Wolfe avait obtenu son doctorat dans une université berlinoise en 1907. Sa soutenance avait pris trois jours durant lesquels il était resté assis sur une chaise, au centre d'une pièce vide, tandis que divers professeurs de sa propre discipline et d'autres domaines rentraient dans la pièce à n'importe quel moment, du matin au soir, et lui posaient des questions sur tous les sujets qu'ils souhaitaient le voir aborder. Cet examen oral s'appelait le *Certamen Vigorosum*. Il s'agissait d'une épreuve de force et d'un rigoureux contrôle des connaissances, donc d'un test de l'esprit. Mais Gerhard y avait survécu et un doctorat en histoire naturelle lui avait été octroyé. Il était alors âgé de vingt-deux ans.

L'année où il reçut son diplôme, un homme fortuné – un Juif, tel que l'avait décrit Gerhard – légua sa fortune à l'Université à condition qu'elle soit utilisée pour financer une mission d'étude des peuples sémitiques dans la péninsule arabique. Le professeur choisi pour mener cette expédition, un homme fort âgé et infirme, demanda à Gerhard de l'accompagner comme assistant. Le voyage devait durer trois ans. En fait, cela prit davantage de temps. Le professeur et Gerhard voyagèrent en bateau et en train, à pieds et à dos de cheval, mais ils se déplacèrent principalement à dos de chameau, sillonnant la vaste étendue désertique qu'est l'Arabie, ce territoire délimité par le golfe Persique à l'est, l'océan Indien au sud, la mer Rouge et la Méditerranée à l'ouest, le Tigre et l'Euphrate au nord. Vers la fin de la cinquième année, le professeur mourut d'un AVC à Bagdad, et Gerhard, relevé de ses fonctions auprès du vieil homme, n'eut plus qu'un seul désir : rentrer au pays avec ses livres, ses notes et ses spécimens. Nous étions en août 1913.

Il aurait dû attendre un mois et embarquer sur un navire en direction d'Aden, et de là, traverser la mer Rouge pour regagner l'Allemagne, mais il était impatient de rentrer au bercail. Il décida d'abandonner l'expédition à Koweït sur le golfe Persique, de traverser le désert de sable, l'immense plaine de gravier et de lave au nord des oasis de Jaffa. Ce fut une traversée longue et pénible, toutefois Gerhard avait déjà parcouru cette étendue. Il se procura trois chameaux, chargea ses possessions sur ces derniers et entreprit de négocier avec les Arabes des tribus locales pour que ceux-ci mettent à sa disposition un guide qui lui ferait parcourir leur territoire. Quatre jours plus tard, il passa sous la protection du prochain clan de nomades du désert, et ainsi de suite. Il devint l'invité de chaque clan de Bédouins sur sa route et demeura sous leur protection tant qu'il se trouvait sur leur territoire. C'était une question d'honneur pour eux de faire en sorte que rien ne puisse arriver à un homme, ennemi ou ami, qui était leur invité.

Non loin de Sakakah, en Arabie centrale, Gerhard, son guide et leurs chameaux furent attaqués par des Bédouins étrangers n'appartenant pas au clan qui avait garanti sa sécurité. Il fut laissé pour mort dans le désert : il se souvient de la bagarre et d'avoir été touché par une balle qui semblait provenir d'un vieux fusil, puis de rien d'autre jusqu'à ce qu'il se réveille dans une tente occupée par des femmes en tchador. Certaines s'occupaient de ses blessures, lui donnaient à boire et à manger, et le soignèrent jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment bien pour s'asseoir et commencer à se sustenter seul. Pendant que ces femmes s'occupaient de lui, un inconnu était assis sur un petit tapis rouge dans un coin de la tente. Celui-ci ne lui disait rien et Gerhard, très mal en point et qui avait l'habitude de recourir à un interprète, ne connaissant que les rudiments de la langue arabe, n'essaya pas d'engager la conversation. De toute façon, l'expression du visage de l'homme n'invitait guère à la discussion. Chaque fois que Gerhard se réveillait, l'homme était là, nuit et jour, installé sur ce petit tapis, le regard fixé droit devant. Conscient de la présence de Gerhard, il ne lui faisait aucun signe. Dans son récit, Gerhard ne fit allusion à cet homme que comme à celui qui était assis à côté de lui. Il n'y eut jamais d'autre description. Ce qu'il portait, s'il était grand ou petit, jeune ou vieux, cela ne fut pas mentionné. Il était simplement l'homme qui était resté assis près de Gerhard.

Les cinq années d'errance de Gerhard en Arabie l'avaient instruit quant aux coutumes des peuples sémitiques, et il trouva que la présence de l'homme et son comportement, bien que troublants, n'étaient pas inhabituels. Le douzième jour, deux hommes pénétrèrent dans la tente, l'aiderent à se relever, le revêtirent d'habits propres avec grand soin. Lorsqu'il fut complètement habillé, l'homme, resté assis près de lui, s'inclina et indiqua à Gerhard, étourdi et chancelant, de bien vouloir le suivre. Les deux hommes le soutinrent tandis qu'il émergeait de la tente en pleine après-midi. Le soleil du désert était haut et fort et Gerhard, habitué aux ombres de la tente, fut aveuglé pendant un moment. Il se rappelait qu'on l'avait aidé à prendre place sur un tabouret bas posé sur un tapis, sous un dais

indigo foncé dont il pensa plus tard qu'il était en soie ou en coton de très grande qualité.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés, Gerhard vit six hommes agenouillés en face de lui sur le sable. Leurs bras étaient attachés derrière le dos et ils étaient torse nu. La peau de leur poitrine, de leur ventre et de leurs bras était pâle, et leur visage, qui avait été noirci par le soleil, semblait être d'une autre couleur. Gerhard reconnut l'un de ceux qui lui avaient tiré dessus à l'aide d'une vieille pétoire. L'homme resté assis à côté de Gerhard s'inclina à nouveau devant lui, se tourna et fit un léger geste de la main, tandis que l'un des hommes se tenant debout près des prisonniers fit un pas en avant et lui tendit une épée. L'homme resté assis près de lui prit l'arme, tourna la lame une fois vers la lumière du soleil comme pour vérifier son éclat, et, s'inclinant légèrement de nouveau, fit un pas vers l'un des hommes agenouillés, celui qui avait blessé Gerhard à l'aide de son fusil. Il s'adressa à lui dans la langue que Gerhard comprenait un peu. Celui-ci demeura silencieux. L'homme resté assis près de lui leva l'épée et décapita l'homme agenouillé d'un seul coup. La tête de ce dernier tomba sur le sable et du sang jaillit en deux jets depuis le moignon de la nuque. Le corps étêté s'effondra ensuite en avant comme pour prier.

Les autres prisonniers restèrent immobiles et n'é mirent aucun son, fixant seulement Gerhard du regard. L'homme qui était resté assis avec Gerhard s'inclina devant lui derechef et passa au prochain prisonnier, puis au suivant, s'inclinant à chaque fois devant Gerhard. Chaque fois, il posa la même question et chaque fois Gerhard ne pipa mot. L'un après l'autre, l'homme qui était resté assis près de lui décapita les prisonniers. Lorsqu'il eut fini, il ramassa chaque tête et présenta le visage à Gerhard avant de la laisser retomber sur le sable. Une fois cela fait, Gerhard fut ramené à l'intérieur de la tente; ils passèrent trois jours à festoyer, selon la coutume. Lorsque ce fut fini et qu'il se fut reposé, Gerhard indiqua qu'il se sentait suffisamment bien pour poursuivre son voyage jusqu'à Jaffa. Ses chameaux lui furent rendus, ainsi que ceux des bandits et tous leurs biens. Il fut ensuite escorté jusque dans le désert par l'homme qui était resté assis près de lui.

Les deux hommes voyagèrent ensemble, sans parler, jusqu'à ce qu'ils rencontrent, près d'un petit cairn, quelqu'un de la tribu suivante à qui Gerhard devait être confié. La dernière chose que fit l'homme qui était resté assis près de lui, fut de lui remettre dans un fourreau de cuir l'épée qu'il avait utilisée pour trancher la tête des prisonniers bédouins. Gerhard accepta le cadeau, et toujours juché sur son chameau, s'enfonça dans le désert. Il ne

regarda derrière lui qu'une fois, au moment où il traversait une haute crête composée de chailles et de scories. L'homme qui était resté assis près de lui était toujours là, près du cairn, sur son chameau. Gerhard ne fit aucun signe de la main, ni autre geste, à part regarder derrière. Son chameau avança dans un défilé volcanique vers l'ouest où, seul, il continua son voyage avec le Bédouin taciturne qui le guidait maintenant. Six semaines plus tard, il pénétrait dans les venelles de Jaffa.

Lorsque j'ai fait la connaissance de Gerhard, il était agent de sécurité pour Craigmont Mines, à Merritt, en Colombie-Britannique. Son travail consistait à contrôler les poches et les boîtes à lunch des hommes lorsque ceux-ci quittaient la mine, afin de s'assurer qu'ils ne faisaient rien sortir clandestinement – des pièces de machinerie, des fragments de tuyau et de fil de fer, ou tout ce qu'ils pouvaient revendre à la casse en ville. Il me semblait être devenu un vieillard, bien qu'il fût encore vigoureux.

J'ai essayé d'écrire l'histoire telle qu'il me l'a relatée, mais je n'y suis pas parvenu. J'avais conservé les noms de Baghdad, Koweït, Sakakah et Jaffa, sur la note trouvée dans le livre de Rodman. Je me souviens d'avoir demandé à Gerhard comment ils s'épelaient. Je les avais écrits à l'ordinateur plutôt qu'à la main, comme si j'avais voulu m'assurer que l'orthographe était correcte.

Je n'arrêtais pas d'inventer des détails, d'embellir et de rendre romantique cette histoire, de sorte qu'elle n'était pas telle qu'elle aurait dû être. J'ai abandonné ce récit puis en 1980, je l'ai exposée à Gwendolyn MacEwen. Nous nous trouvions dans l'espace d'accueil du Festival des auteurs à Toronto, buvant de la vodka, assis sur un canapé dans la salle fumeurs, le dos au lac. Je me souviens que nous avons parlé du livre de T. E. Lawrence, *Les sept piliers de la sagesse*, ouvrage qui avait énormément compté pour moi plus jeune. Je crois que je frimais un peu, malgré ma lointaine expérience du désert et de ses peuples. Gwendolyn ne m'avait pas dit qu'elle écrivait une série de poèmes s'inspirant du livre de Lawrence. Je me rappelle l'avoir entendue dire qu'on lui avait raconté de nombreuses histoires lorsqu'elle se trouvait au Proche-Orient. Elle m'a recommandé d'écrire la mienne. Maintenant que Gerhard n'était plus de ce monde, l'histoire m'appartenait. C'était un cadeau, m'a-t-elle affirmé, et les cadeaux sont des fardeaux qu'il vaut mieux déposer. C'était il y a vingt-trois ans.

J'ai connu Gerhard un peu plus d'un an avant sa mort, dans l'hôpital délabré que nous avions à Merritt au tournant des années cinquante. Il était âgé de soixante-quinze ans. Je me souviens m'être dit qu'il était vieux.

Lorsque j'étais jeune, je passais beaucoup de temps avec des hommes plus âgés : j'avais besoin d'une figure paternelle. Il en savait beaucoup plus long que moi sur la flore et la faune de la vallée où nous habitions. Je me rappelle avoir éprouvé de la honte d'en savoir si peu sur le pays où j'étais né, où j'avais grandi. Le dimanche, il chassait avec son faucon femelle, Atwi, capturé dans les collines sèches au sud-est de la rivière Nicola où il m'a emmené plusieurs fois. Je me souviens avoir essayé de porter le rapace sur mon poignet, le bras en l'air et, bien que je fusse jeune et robuste, je ne le pouvais qu'une dizaine de minutes avant que mes muscles ne se fatiguent. La fauconne s'agitait alors en sentant mes tremblements. Il chassait les perdrix et les gélinottes avec elle et il m'a expliqué qu'il avait appris l'art de la fauconnerie auprès d'un Bédouin.

Ce dont je me souviens le mieux, ce n'est pas l'histoire de l'expédition et du périple, de la décapitation des bandits, ou de l'homme qui était resté assis près de lui, bien qu'il demeure mystérieux et magnifique à mes yeux. Ce n'est guère plus la question qui fut posée à Gerhard, là-bas, sous le dais lorsque les six hommes étaient agenouillés sur le sable en train de le fixer du regard, ni si oui ou non il l'avait comprise, et dans l'affirmative, pourquoi n'avait-il pas répondu à cette question, et étant donné qu'il avait vécu parmi les Bédouins cinq années, il devait comprendre certainement un peu leur langue, la question étant, j'en suis sûr, fort simple. Ce n'est pas ça, non. Ce dont je me rappelle, c'est plutôt Gerhard, assis sur la chaise en bois dans la pièce vide de cette université berlinoise alors qu'il avait vingt-deux ans, et les mots *Certamen Vigorosum* qu'il avait utilisés pour décrire cette épreuve.

Lorsqu'il parlait de cet examen, il devenait très intense. Pour lui, ces trois jours avaient été les plus importants de sa vie. Même maintenant, je ferme les yeux et l'entends évoquer l'odeur de l'huile utilisée pour faire briller les accoudoirs de la chaise. Il frottait les accoudoirs de bois à l'aide de ses doigts qu'ensuite ils portaient jusqu'à son nez afin de humer la légère odeur de cire d'abeille et d'huile mêlée à celle de chêne et à la graisse qui avait suinté des mains de ceux qui s'étaient assis avant lui dans ce fauteuil ; il mentionnait aussi la lueur des appliques murales, la façon dont leur lumière se concentrait sur le haut des sombres boiseries tôt le matin.

Ses voyages en Arabie avant la Grande Guerre, les bandits, les coups de feu, l'homme qui était resté assis près de lui et qui avait raccourci les six hommes agenouillés, me semblaient plus réels grâce aux détails que Gerhard m'avait donnés concernant la salle d'examen et la chaise. Il m'a transmis cette histoire en 1960, cinquante-trois ans après les faits, et je la raconte

quarante-trois ans après qu'il me l'a racontée. Son épreuve de sélection a eu lieu il y a une centaine d'années, mais je ressens la froideur de cette pièce ombragée à Berlin et vois Gerhard assis sur sa chaise au centre d'une surface d'ardoise grise, les hautes fenêtres enveloppées de lourds rideaux pourpres qui s'évasaient très légèrement chaque fois que quelqu'un marchait, les tourbillons de poussière dans le coin, près des portes, les volutes changeantes de lumière jaunâtre sur les murs, et lui, levant ses doigts discrètement jusqu'à son nez, tandis qu'il sait que quiconque peut venir pour lui poser des questions.

Tel que j'imagine Gerhard dans cette pièce, c'est la fin de la troisième journée et un homme s'approche, vêtu d'une tige noire. Je pense à lui comme à un professeur invité de Vienne, bien que je ne sache pas pourquoi c'est Vienne. Peut-être Gerhard a mentionné un tel homme. Celui-ci n'a qu'une seule question à poser à Gerhard. Cette épreuve de force, ce test de l'esprit qui vise à tester, à mesurer sa détermination, et qui est l'une des significations de *Certamen Vigoroso*, prendra fin : tout ce qui guidera sa vie pendant les cinquante prochaines années du vingtième siècle avec ses tourments et ses peines jusqu'à cette vallée montagneuse isolée dans le sud de la Colombie-Britannique où je l'ai rencontré – avec sa mine de cuivre, ses scieries et ses bars, l'extrême pauvreté des Indiens, des manœuvres, des employés d'usine et leurs misérables femmes et enfants – tout cela dépend de ce moment. La réponse le mènera inexorablement jusqu'à la vallée de Nicola, sur le haut plateau et jusqu'au cimetière au flanc de la colline désertique au-dessus de Merritt, là où les seules personnes présentes à son enterrement seront moi, un prêtre anglican soûl que j'ai dû soudoyer, grâce aux cinq dollars que je n'avais même pas en poche, afin qu'il prononce quelques paroles divines, bredouillées et légèrement incohérentes, pour autant que je m'en souviene,

et un autochtone patient et calme à côté de la tombe avec sa pelle, gardant le silence, attendant que nous ayons terminé.

La fauconne était là, bien sûr, mais l'histoire d'Atwi, qui m'attendait dans sa cage sous le pin ponderosa poussiéreux, en bas, derrière la cabane, près de la rivière Nicola, n'est pas l'histoire de Gerhard, mais la mienne, et je ne suis pas encore prêt à déposer le fardeau d'Atwi. Il me semble que d'avoir relaté l'histoire de Gerhard aussi clairement que possible est suffisant. J'aurais pu en faire le récit plus tôt et peut-être me serais-je souvenu de davantage de choses, mais je ne l'ai pas fait, et ces années se sont évaporées dans les nuages et la pluie. Ce qui compte, c'est ce que je sais maintenant. Au moins, les noms de lieux sont juste : Baghddad, Koweït, Sakakah, Jaffa. De plus, j'ai la chaise en chêne au dossier droit avec ses accoudoirs graisseux sur laquelle il resta assis, et la pièce vide de cette université sans nom de Berlin.

Et l'odeur est telle qu'il l'a évoquée.

Cette histoire est en souvenir de Gwendolyn MacEwen. C'est elle qui m'a conseillé de la coucher sur le papier. C'est elle qui a dit que c'était un cadeau et donc un fardeau, et les fardeaux, ça me connaît. Les histoires sont des fragments de nous-mêmes à partir desquels nous construisons une vie, et si elles ne sont pas transmises, alors nos vies sont perdues. Gwen savait cela dans son petit corps inquiet. Elle connaissait des histoires perdues. Je sais qu'elle en a emporté dans sa tombe. Nous avons tous les deux passé de nombreuses années sur des chaises solitaire, dans des pièces à attendre que quelqu'un vienne nous poser la question qui changerait nos vies.
